

JEUDI 22 AOUT 1844.

Ce Journal imprimé et publié par  
**N. AUBIN** REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE,  
Rue Couillard No. 14.

Paraît deux fois par semaine :— Le MARDI et le JEUDI.

Le prix d'abonnement est de DIX chelings par année, payables par semestre d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Le Journal se vend séparément 3 sous par exemplaire double, 2 sous la demi-feuille.

Labor Ounia Vincit.



# LE CASTOR,

JOURNAL POLITIQUE, ET LITTÉRAIRE,

Des Arts, de l'Agriculture, et du Commerce,

PREMIER VOLUME NO. 70.

Vu sa circulation LE CASTOR offre une publicité très-étendue aux annonces d'affaires professionnelles, judiciaires, de commerce et autres. Le prix d'insertion est le même que dans les autres journaux, savoir.—

Au-dessous de six lignes, première insertion 2s. 6d ; au dessous de dix lignes, première insertion 3s. 4d ; au dessus de dix lignes, première insertion 4d. par ligne.

Chaque insertion subséquente à un quart de prix ci-dessus.

On traite de gré à gré pour les annonces étendues. Elles doivent être accompagnées d'un ordre par écrit sinon on les insère jus qu'à l'ordre.

Les communications, etc. doivent être signifiées et munies d'une signature responsable.

## Mélanges Littéraires.

### LA SAINT-LÉONARD.

NOUVELLE.

I.

Au pied des montagnes qui séparent la Bavière des Etats de Weimar se trouve une petite ville nommée Hoff, qui domine une partie des vallées arrosées par le Mayn. Placée loin des routes fréquentées, l'humble cité a conservé ses antiques coutumes, et l'on y trouve encore cette naïveté grave en partie effacée dans le reste de l'Allemagne. Aussi a-t-on coutume d'appeler Hoff la *Vieille-Tribu*.

Là vivait, il y a quelques années, un étranger nommé Loffen. On le disait né en Bohême, et il avait autrefois servi dans les armées autrichiennes avec le grade de major. Mais la paix de 1815 l'avait fait réformer, et il était alors arrivé à Hoff avec une enfant appelée Dorothee, qui était devenue depuis une belle jeune fille.

Le major Loffen était un homme instruit, courageux, et capable de tous les dévouements. Par malheur, la violence de son caractère avait troublé toute sa vie et arrêté son avancement dans l'armée. La plus légère contradiction le jetait dans des emportements qu'il regrettait plus tard, mais que la honte et l'orgueil l'empêchaient de désavouer. Il avait ainsi perdu successivement ses meilleurs amis et ses plus sûrs protecteurs.

Cependant, ce que n'avaient pu les conseils ni les reproches, le temps finit par le faire. Cette espèce de bouillonnement intérieur qui s'épanchait en subites colères, malgré toutes les résolutions du major, s'apaisa peu-à-peu ; le sang circula plus lentement dans ses veines, l'expérience rendit son esprit moins prompt à condamner les autres, et il put entendre sans trop d'impatience une opinion contraire à la sienne ?

La paternité acheva cette conversion. Dompté par les grâces enfantines de Dorothee, le lion se fit homme ; et celui qui avait résisté trente ans à ses amis et à ses ennemis devint insensiblement l'esclave soumis d'une jeune fille.

Loffen n'était donc plus la continuation de lui-même, mais un homme tout nouveau. A peine si quelques imitations passagères rappelaient de temps en temps le passé. C'était comme un orage apaisé dont on entend seulement au loin quelques rumeurs étouffées.

Du reste un grand changement se préparait dans la position du major : sa fille allait se marier ! elle épousait un jeune inspecteur forestier, William Munster, qu'elle avait grandi.

Au moment où commence notre récit, le jeune homme était enfermé avec son beau-père, achevant de tout régler pour cette prochaine union.

—Ainsi, c'est convenu, dit-il en repoussant des comptes que lui avait présentés M. de Loffen, et sur lesquels il n'avait même pas jeté les yeux ; nous prendrons la maison du bord de l'eau.

—Puisqu'elle plaît à Dorothee, répliqua le major.

—Puis nous y serons plus à l'aise qu'ici.

Loffen soupira.

—Ce déplacement vous contrarie-t-il ? demanda vivement William ; ah ! s'il en est ainsi, restons.

—Non, mon fils, reprit le vieux soldat, en posant la main sur celle du forestier, je ne regrette point cette demeure.

—Que regrettez-vous donc, alors ? Depuis quelques jours je vous vois triste... Ah ! ne me cachez rien, mon père ! Aurais-je fait quelque chose dont vous êtes mécontent ?

—Nullement, nullement, cher enfant ; mais ce mariage, vois-tu, me rappelle tant de souvenirs !... Puis, je suis jaloux de toi.

—Que dites-vous ! s'écria le forestier.

—Jaloux reprit le major en souriant, car tu vas devenir le principal attachement de Dorothee. Oh ! ne t'en défends pas ! cela doit être, et je suis loin de m'en plaindre. Mais l'habitude m'a rendu égoïste, vois-tu. Jusqu'à présent j'avais été le seul objet des soins de ma fille, elle n'avait que moi à aimer et à distraire ; maintenant son temps et son affection vont se trouver partagés, je ne pourrai l'avoir toujours à mes côtés, et les heures de solitude m'épouvaient.

—Vos craintes ont été devinées par Dorothee, dit le forestier, l'autre jour elle me les communiquait avec des larmes dans les yeux.

—Que dis-tu ! interrompit Loffen : Ah ! je cacherai ma tristesse alors, je ne veux point troubler le bonheur de Dorothee. Ne vivrai-je pas près de vous ? ne vous ver-

rai-je pas tous les jours ? Ce ne sont que de nouvelles habitudes à prendre ; je les prendrai.

William ne répondit rien, et il y eut un silence. Enfin, jetant au major un regard dérobé :

—Il y aurait un moyen de prévenir l'isolement que vous craignez, dit-il en hésitant.

—Lequel ?

Une personne qui vous a été chère habite Egra...

—Assez ! assez, William ! interrompit le major, en se levant brusquement ; Dorothee a dû vous dire ce que je lui avais répondu à cet égard. Il ne faut pas remuer la cendre des affections détruites... Ne me reparlez jamais de ce sujet, William ; je vous en prie comme ami, et comme père je l'exige.

Munster s'inclina d'un air alligé, et Loffen sortit.

Or la personne qui habitait Egra, et à laquelle le forestier avait fait allusion, n'était autre que la mère de Dorothee. Mariée fort jeune au major qu'elle aimait, elle avait d'abord trouvé mille joies dans cette union ; mais peu à peu le caractère de Loffen avait altéré ce bonheur. Charlotte, fière et susceptible, n'avait pu souffrir des emportements qui leur semblaient injurieux. Loin de ménager son mari, elle l'avait irrité par la résistance, les reproches et le mécontentement ; l'aigreur était allée toujours croissant, jusqu'à ce que la froideur eût pris la place de l'affection. Alors chacun d'eux avait gardé le silence, entassant les souffrances dans son cœur et les laissant s'aigrir l'une par l'autre. Enfin l'excès de la douleur avait amené une rupture violente. Charlotte était partie pour Egra où elle avait des parents, et Loffen était venu habiter Hoff avec sa fille.

Mais la séparation ne semblait point avoir adouci son irritation ; soit que le souvenir de Charlotte lui rappelât des torts dont il rougissait, soit plutôt qu'il conservât contre elle son ressentiment, il évitait tout ce qui pouvait lui rappeler la mère de Dorothee. Son portrait, qui lui était resté, avait été recouvert d'une toile et relégué dans un cabinet obscur ; son piano, fermé avec soin, était à demi caché au fond d'une chambre inhabitée ; il avait même exigé que Dorothee étudiait la harpe, comme s'il eût craint une réminiscence du passé. Aussi toutes les tentatives de la jeune fille pour combattre cette espèce de haine avaient été jusqu'alors inutiles ; mais c'était un de ces cœurs auxquels la bonté donne du courage, et qui ne se lassent jamais d'essayer le bien.

II.

Cependant le jour fixé pour le mariage de Dorothee et de William était arrivé. La bénédiction nuptiale ne devait avoir lieu qu'après minuit au temple protestant ; mais les amis et les voisins du major avaient été invités à se réunir plus tôt pour le repas de noces.

Ils arrivèrent avant la chute du jour, et furent reçus par les deux fiancés. Lorsqu'ils se trouvèrent rassemblés Loffen voulut les quitter pour s'assurer si tous les ordres avaient été donnés ; Dorothee s'y opposa.

—Mille parlons, mon père, dit-elle se suspendant à son cou ; mais je vous défends de nous quitter.

—Et pourquoi cela ? demanda le major en souriant.

—Parce que vous n'avez point aujourd'hui le droit de commander ici.

—Comment ?

—Je suis seule maîtresse.

—Elle a raison ! s'écriant en riant le conseiller Hotman.

—Mais je ne comprend pas...

—C'est aujourd'hui la Saint-Léonard !

—Par le ciel ! je l'avais oublié ! s'écria Loffen.

—C'est la Saint-Léonard ! répétèrent toutes les voix ; vous n'êtes point le maître chez vous, major.

La Saint-Léonard, qui est dans toute la Bavière une époque de réjouissance, se célèbre en effet à Hoff d'une façon particulière. Un antique usage veut que l'ordre établi dans les familles soit renversé ce jour-là, et que l'autorité exercée par les parents passe toute entière aux mains des enfants. C'est une sorte de transformation chrétienne de ces saturnales de Rome, où les esclaves recouvraient pour quelques heures la liberté, et se faisaient servir à leur tour par les maîtres.

Le major, qui s'était toujours scrupuleusement conformé à la vieille coutume, abandonna en souriant à sa fille ainsi qu'à William, la direction de toutes choses.

—Ainsi, dit Dorothee, il est bien entendu que vous vous soumettez aux lois de la Saint-Léonard ?

—Sans doute, répondit Loffen.

—Et vous vous engagez sur l'honneur à accepter tout le jour vos enfants pour seigneurs ?

—J'y engage mon honneur ; mais nous verrons comment

vous userez du pouvoir.

—Nos amis en seront juges, dit Dorothee en se tournant vers ses invités. J'aurai, du reste, une conseillère.

—Qui donc ?

—Une dame dont j'ai fait connaissance à mon dernier voyage chez le président.

—Vous ne m'avez point parlé...

—Non ; mais elle est arrivée ce matin à Hoff, le hasard m'a fait la rencontrer comme je revenais du temple, et je l'ai invitée.

—Sans me prévenir ! dit le major étonné.

—C'est la Saint-Léonard, mon père, observa Dorothee. Loffen ne put retenir un geste de mécontentement.

—Et pourrai-je savoir, du moins, le nom de cette inconnue ? dit-il.

—La voici, interrompit William.

Dorothee et lui sortirent en courant pour aller à sa rencontre. Le major, qui était assis près d'une fenêtre, se leva vivement, se pencha au balcon... et reconnut Charlotte.

Il serait difficile d'exprimer ce qui se passa dans l'âme de Loffen à cette vue. Ce fut d'abord un mélange de surprise, de trouble et de colère ; mais ce dernier sentiment finit par prendre le dessus. Il était évident que tout avait été préparé entre Dorothee et sa mère : c'était une réconciliation que l'on voulait ; et pour la lui imposer on avait compté sur son embarras, sur sa faiblesse peut-être... Cette dernière idée le révolta. L'âge n'avait point tellement calmé cette âme que le dépit ne pût s'y transformer facilement en indignation. Son premier mouvement fut de repousser la mère et la fille, et de se renfermer dans son appartement ; mais la présence des invités le retint.

Il était debout à la même place, balançant encore sur ce qu'il devait faire, lorsque Charlotte parut conduite par William et par Dorothee. Son regard rencontra en entrant celui du major, et elle recula.

—Je vous présente madame de Nugel, mon père dit Dorothee sans oser lever les yeux.

Loffen fit un mouvement.

—Pardon d'avoir osé... venir... balbutia Charlotte... J'aurais dû... vous prévenir.

—M. le major n'a pas besoin d'être averti pour bien recevoir ses hôtes, observa William avec intention.

—C'est moi, d'ailleurs, qui l'ai voulu, reprit Dorothee, et j'en avais le droit...

Son père lui jeta un regard sévère.

—C'est aujourd'hui la Saint-Léonard, continua la jeune fille.

Les invités s'étaient approchés ; le major comprit qu'il devait cacher son dépit. S'inclinant donc légèrement :

—Ma fille a raison, madame, dit-il avec roideur ; elle est ici souveraine maîtresse aujourd'hui, et c'est elle seule qui vous reçoit.

—Alors, à table ! dit William.

Chaque invité prit le bras d'une dame, et le major, qui demeura seul avec madame Nugel, fut forcé de lui offrir la main.

Mais en passant par le salon de musique pour se rendre à la salle à manger, il aperçut tout le monde arrêté devant une grande toile nouvellement suspendue au mur : c'était le portrait relégué jusqu'alors dans le cabinet noir, et qui représentait Charlotte dans tout l'éclat de sa jeunesse.

Qui a mis là ce tableau ? s'écria le major, dont les yeux étincelèrent.

—Moi, répondit doucement Dorothee.

—Et qui vous avait permis... ?

—Personne, mon père... Mais c'est la Saint-Léonard.

—C'est juste, s'écrièrent tous les convives en riant ; c'est la Saint-Léonard !

Loffen se mordit les lèvres.

—Ne craignez rien, monsieur, dit madame de Nugel tout bas : ce portrait me représente jeune, belle, heureuse... vous voyez que nul ne m'a reconnue.

Le major ne répondit rien. On passa à la salle à manger, et tout le monde prit place à table.

Loffen se trouva assis près de madame de Nugel à qui Dorothee avait cédé ses fonctions, et qui devait faire les honneurs du diner. Le major s'était décidé à éviter un scandale, mais non à cacher son mécontentement ; il le montra même avec d'autant plus d'affectation, qu'il se sentait, au fond du cœur, moins irrité qu'il ne l'eût voulu. Il avait beau se répéter qu'il était le jouet d'un complot arrangé entre Charlotte et sa fille, intéresser son honneur à le rendre inutile, et s'exciter tout bas à l'indignation, une sorte d'indulgence attendrie le gagnait malgré lui ; c'était la première fois qu'il se trouvait trop patient et trop doux !

Il se décida à garder au moins un silence qui pût témoi-

gner de son déplaisir. Madame de Nugel n'essaya point de l'interrompre; mais le major ne put échapper à ses soins muets. Quoi qu'il fit, tous ses besoins étaient prévenus, tous ses desirs satisfaits; les mets et les vins qu'il préférait lui étaient seuls offerts, car Charlotte n'avait oublié aucun de ses goûts. Pour la première fois enfin, depuis quinze années, il retrouva autour de lui cette surveillance expérimentée et sans distractions de la femme qui a partagé notre vie, et que ne peut remplacer la fille la plus tendre.

Le repas achevé, toute la compagnie passa au salon de musique, et Loffen s'aperçut alors que le piano avait été descendu comme le portrait; il était ouvert, et l'on avait dressé à côté de la pupitre du major. Dorothee vint elle-même lui apporter son violon, en lui rappelant qu'il avait promis de se faire entendre. Loffen jeta un regard vers madame de Nugel qui s'était approchée du piano, et voulut refuser; mais le conseiller Hofman le somma d'obéir en lui criant que c'était la Saint-Léonard: il fallut donc céder.

Le morceau choisi par Dorothee était un des duos que son père avait joués le plus souvent autrefois avec Charlotte. Celle-ci se rappelait encore les nuances et le mouvement que le major donnait à ce morceau: aussi fut-il exécuté avec un élan merveilleux. Ceux qui connaissaient le talent de Loffen ne lui avaient jamais trouvé cette précision, ce charme et cette puissance. On eût dit que les deux instruments s'entendaient et se répondaient. Lorsque'ils se turent, tous les auditeurs applaudirent avec transport, et le conseiller Hofman courut aux exécutants.

—Il faut que vous soyez une seule âme dans deux corps, dit-il, pour mettre cette harmonie dans l'expression d'un même sentiment!

Loffen et madame de Nugel saluèrent avec embarras. —Ah! vous êtes faits pour vous entendre, ajouta l'enthousiaste mélomane en leur serrant la main. La musique est comme une émanation des cœurs; et jouer d'accord à ce point, c'est presque s'aimer!

Madame de Nugel sourit en rougissant, et voulut quitter le piano; mais Dorothee la supplia de faire entendre un des vieux airs allemands qu'elle chantait si bien. Après un peu de résistance, elle se rassit, et commença la vieille ballade de la Rose bleue.

A mesure que madame de Nugel chantait, tous les sentiments du major semblaient s'apaiser, et une indicible émotion s'emparait de lui. Ce chant, il l'avait entendu la première fois qu'il avait vu Charlotte; et plus tard, aux jours de leur union, elle le lui avait répété mille fois. La voix de madame de Nugel agissait sur lui comme celle d'une fée, et rebâtissait tout l'édifice écroulé de son bonheur. En l'écoutant, il croyait voir encore cette petite maison entourée de vignes qu'ils avaient habitée ensemble à Prague, ce jardin avec son berceau de clématites et ses borlures de violettes. Il se croyait redevenu jeune, confiant, joyeux. C'était comme une évocation de tout ce qu'il y avait eu de tendre et d'heureux dans son passé.

La fin au prochain numéro.

## LE CASTOR.

Québec,

JEUDI, 22 AOUT 1844.

L'Unicorn arrivé mardi soir dernier apporte des journaux de Paris jusqu'au 1er. courant et de Londres jusqu'aux 2. Nous en tirons les nouvelles les plus intéressantes que nous donnons ci-après.

La société des Armateurs de Londres (*Ship owners Society*) avait résolu de demander au gouvernement de lever une taxe sur les bâtiments construits dans les Colonies. Il faut espérer que cette recommandation ne sera pas écoutée, au moins immédiatement, car l'une des principales industries du Canada se trouverait brusquement annihilée. D'après quelques indications il paraît que cette mesure ne serait pas populaire même en Angleterre.

Une discussion prolongée s'était élevée dans le Parlement Impérial au sujet de la politique que l'Angleterre a suivie à l'égard des possessions françaises en Afrique. Mais il a été presque convenu entre tous les orateurs que ces établissements avaient reçu depuis trop long-temps un acquiescement tacite pour qu'une intervention soit maintenant convenable ou nécessaire.

Lorsqu'il a été question de l'éducation, dans la chambre des communes, sir G. Clerk proposa qu'une somme de £40,000 y soit consacrée pour l'Angleterre seulement. Mr. Wyse prit cette occasion de recommander la création en Irlande d'une Université catholique dotée de même les fonds publics. Sir Robert Peel dit qu'il projetait de porter la somme accordée à l'éducation de 50 à 75 mille livres sterling et que le gouvernement se proposait de mettre l'instruction publique en Irlande sur un pied beaucoup plus libéral. Il est probable que l'agitation du Rappel est pour beaucoup dans ces bonnes intentions.

MAROC. Il a été reçu à Paris des dépêches du Maréchal Bugeaud qui donnent avis au gouvernement qu'il avait reçu de l'empereur du Maroc des lettres l'informant qu'il avait fait enchaîner le Calife qui avait attaqué les troupes françaises et qu'il le mettrait à la disposition du maréchal Bugeaud; celui-ci avait répondu qu'il refuserait de le recevoir jusqu'à la réception de nouvelles instructions et qu'en attendant il continuerait les hostilités contre l'empereur. Le 22 Juillet le quartier général de l'armée française était à 3 lieues

d'Ouchda et on continuait à brûler les villages sur le territoire marocain. Le même jour le maréchal avait expédié des dépêches très importantes au Prince de Joinville. Le *National* dit que ce prince a reçu du gouvernement l'ordre de bloquer strictement les ports de l'empereur, de saisir et de couler tous les navires de sa marine.

ITALIE. Des lettres de Bologne annoncent que Signor Gardinghi avait été fusillé le 26 Juillet sur condamnation de la cour maritale. Cette exécution avait causé une sensation extraordinaire dans les Etats Romains.

NAPLES. La commission militaire instituée pour juger les révoltés du 15 Mars en avait condamné 21 à mort, 22 aux travaux forcés, 6 à l'emprisonnement durant 5 et 6 ans, 24 ont été libérés sur caution. Six des condamnés à mort ont été exécutés, le roi a commencé la peine des 15 autres aux travaux forcés à perpétuité.

BOHEME.— Les classes ouvrières de Brood se sont levées en masse et ont détruit plusieurs manufactures. La troupe avait réussi à rétablir l'ordre.

La reine n'avait pas encore fait ses couches; on s'attendait d'un jour à l'autre à cet événement.

La session du parlement tirait à sa fin et ses délibérations n'offraient rien d'intéressant.

Les juges, qui étaient en tournée, ne devaient être de retour à Londres que le 23 août, et l'on pensait que la chambre des pairs, qui attendait leur décision sur les questions qui leur avaient été soumises, ne prononcerait son jugement dans l'affaire O'Connell et autres que le 29 ou le 30 août.

Les travaux législatifs terminés, les deux chambres devaient s'ajourner de temps à autre jusqu'à ce que la cour des pairs eût statué sur l'affaire en question.

Les prisonniers d'état étaient bien portants. On leur avait permis d'établir un gymnase dans la prison pour s'amuser et prendre de l'exercice.

Mgr l'archevêque de Dublin avait défendu au clergé de lire publiquement à l'autel la prière pour la santé de M. O'Connell, ce qui priva le "jour d'humiliation générale" (le 28 juillet) d'une grande partie de sa solennité.

Le nouveau vice-roi, lord Heytesbury, était arrivé à Dublin.

Une vive sensation a été créée en Angleterre par des nouvelles récentes de Tahiti, d'après lesquelles il paraît que la reine Pomaré avait été obligée de se réfugier à bord d'un bâtiment de guerre anglais, et que le consul anglais, M. Pritchard, après avoir été emprisonné pendant 21 jours, avait été expulsé du pays. Sir Robert Peel et lord Aberdeen ont parlé de ces faits dans leurs chambres respectives et les ont fortement blâmés. Des explications catégoriques ont été demandées au gouvernement français, et il est probable que ses agents à Tahiti seront désavoués et rappelés.

L'affaire du Maroc paraissait plus éloignée que jamais d'une solution pacifique, et quelques journaux parlent d'un second Navarin à Tanger.

On dit que l'empereur a perdu toute autorité sur les tribus qui habitent le territoire limitrophe de l'Algérie.

Une rixe alarmante, mais qui heureusement n'a pas eu de conséquences graves, a eu lieu à Canton entre les chinois et l'équipage d'un bâtiment suédois.

La *Gazette* de Hong-Kong annonce que l'honorable Erskine Murray, de la marine royale, qui était allé avec une couple de bâtiments à Borneo pour y former un établissement et ouvrir des relations amicales avec les naturels, a été assassiné, avec plusieurs autres de son parti, par les gens du Sultan Coti.

Les obsèques de Mgr Charles-Auguste-Marie-Joseph comte de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, ont été célébrées hier à Saint-Thomas d'Aquin avec toute la pompe qui convenait au rang élevé de sa famille et à sa dignité d'évêque. La messe solennelle a été chantée par le nouvel évêque de Nancy, MM. les archevêques de Paris et de Rouen, les évêques de Versailles, de Gap et de Saint-Dié, des membres du chapitre métropolitain, plusieurs curés de Paris, un grand nombre d'ecclésiastiques des paroisses et divers établissements religieux du diocèse, des amis de la famille, et un concours extraordinaire de pauvres, bien connus de l'illustre défunt, confondaient leurs regrets unanimes dans ce triste et dernier témoignage pieux vénération et de solennelles prières.

Après la cérémonie des trois absoutes qui ont été faites par MM. les archevêques de Paris et de Rouen et l'évêque officiant, le convoi funèbre, composé de vingt-cinq voitures de deuil et d'un grand nombre de voitures particulières, s'est dirigé vers l'église de Picpus. — (*Ami de la Religion du 27.*)

Les nouvelles du Maroc sont très-contradictoires: il paraîtrait toutefois que l'anarchie la plus complète règne dans le pays. On lit même dans plusieurs rapports que la défection éclaircit les rangs de l'armée marocaine; mais ce fait mérite confirmation.

Les feuilles espagnoles se plaignent beaucoup, cette année, des sinistres causés par la grêle et les orages. Dans la Biscaye, les campagnes sont désolées par des bandes innombrables de rats qui fourmillent au milieu des champs et dévorent les récoltes sur pieds.

Les ministres des finances et de la marine d'Espagne sont arrivés le 23 à Barcelone. On dit que leur départ précipité de Madrid a été provoqué par les dernières exécutions de Saragosse qui auraient eu lieu sans que ces deux ministres eussent été consultés.

On a reçu hier la nouvelle qu'un attentat a été commis à Berlin, le 26 juillet, contre LL. MM. le roi et la reine de

Prusse. Au moment où elles montaient en voiture pour aller à Erdmendorf, et de là, à Ischel, un individu sorti de la foule, s'approcha de la portière, et tira un pistolet à double coup. Le pistolet partit au moment où la voiture se mettait en route.

\* \* \* L'Anglification qui commence à gagner (peut-être un peut trop) quelques uns des établissements d'éducation canadiens que l'on aurait cru les derniers à céder à ce travers, ne pouvait manquer de causer de l'inquiétude à ceux qui considèrent la nationalité canadienne et la langue française comme les sauve-gardes des autres institutions chères au pays. Depuis quelque temps nous avons renvoyé à leurs auteurs un assez grand nombre d'écrits sur ce sujet, dans l'espérance que l'abus qu'ils attaquaient disparaîtrait graduellement. Il n'en a pas été ainsi, de sorte que les correspondants trouvant chaque jour nouveau sujet de critique ont rennis la plume et cette fois avec plus de chaleur encore. Nous avons reçu ce matin une nouvelle lettre sur ce sujet, signée UN CANADIEN DE LA VIEILLE ROCHE, que nous reproduirons dans notre prochain, sans en approuver toutefois la virulence; mais seulement enfin de montrer à quel diapason on peut porter l'opinion publique par un zèle qui pourrait probablement se déployer d'une manière beaucoup plus avantageuse.

### ANNONCES.

#### ASSURANCE MUTUELLE

DE ST. ROCH.

L'ACTE de l'ASSOCIATION D'ASSURANCE MUTUELLE de St Roch contre le Feu devant expirer le 30 Octobre prochain, le Membres de la dite Association sont priés de s'assembler VENDREDI PROCHAIN le 30 du courant, à 7 heures du Soir, en la maison d'Ecole de la Fabrique St. Roch, pour décider si le dit acte doit être renouvelé ou si l'on doit organiser une compagnie d'Assurance Mutuelle en vertu de l'acte de la 4me année Guil. IV Cap. XXXIII.

Par Ordre

Jos. LAURIN

Secrétaire

St Roch, 22 Août 1844.

#### BUREAU D'ASSURANCE MUTUELLE DE

ST. ROCH CONTRE LE FEU.

A VENDRE une part de Banque de la somme de cinquante Louis Sterling dans le fonds de la Banque *British North America*.

Par ordre,

Jos. LAURIN, Secrétaire

Québec, 19 Août 1844.

#### CHIRURGIE DENTALE.

#### LE DOCTEUR PARSONS,

CHIRURGIEN DENTISTE DE MONTREAL

INFORME respectueusement les citoyens de Québec et des environs, qu'il a pris des appartements à l'hotel de la Cité, Rue Ste. Anne, vis-à-vis de l'église écossaise où il restera aussi long-temps qu'il recevra un encouragement suffisant, et fera toutes les opérations relatives aux dents.

Une pratique constante et couronnée de succès durant trente années est une preuve suffisante qu'il n'est pas étranger à la profession. Son habileté à conserver les dents n'est surpassée par à celui de personne aut. et il est prêt à soumettre ses opérations à l'inspection de tout juge de l'art.

Dents insérées, nettoyées, séparées et remplies n'importe la grandeur ou la situation de la cavité; scorbout des gencives guéri, etc. Les dents d'enfants, quelque irrégulières qu'elles soient, placées en bonne forme. Les dents et les chicots les plus difficiles extraits avec facilité et sans danger. Le mal de dent guéri avec des gouttes qui n'ont jamais failli à produire cet effet.

Venez et vous serez convaincu de la vaste importance d'avoir un mauvais ratelier rendu bon en quelques heures.

Il visitera à domicile les personnes qui le demandent.

Références avec permission, à Wolfred Nelson, M. D. A. Fisher, M. D.; J. B. Trestler, M. D.; et L. T. Drummond écuyer, M. P. P. Montréal.

N. B.—2000 Dents minérales à vendre.

Québec, 1er Juillet 1844.

#### Société St. Jean-Baptiste.

3EME SECTION.

## Elections.

LES MEMBRES de cette section de la société sont prévenus qu'il y aura une assemblée à la maison d'école de la FABRIQUE ST. ROCH.

MARDI, 27 AOUT

à SEPT HEURES et DEMIE précises, afin de procéder à l'élection des officiers sectionnaires. Tous les membres sont priés d'y assister.

Par Ordre des Vice-Présidents.

LOUIS PROVOST,

C. TACHÉ,

Secrétaires.

Québec 27 Août 1844.